

**Numéro 56****Décembre 2016****∞ SOMMAIRE ∞****➤ Les propos de la Présidente***par Laure de La Chapelle***➤ La corruption chronique : un coquin
exemplaire***par Jean-Pierre Gautier***➤ Rendez-vous secret à Madrid***par Laure de La Chapelle***➤ Un Conte d'hiver***par Jean-Pierre Gautier*



Les propos de la Présidente

Officier courageux, général d'opérette, conventionnel suspect, directeur fastueux et corrompu, Paul de Barras fut tout cela, et bien plus encore. Jean-Pierre Gautier s'intéresse à ce personnage célèbre, mais dont l'histoire est loin d'avoir révélé tous les aspects. Grâce à cette étude, vous découvrirez plusieurs faces de ce Janus qui sut si bien dissimuler ses secrets et ses documents personnels. Mais comment ne pas insister sur son attitude ambiguë à l'égard de l'enfant qu'il découvrit au Temple en thermidor ? Comment ne pas soupçonner qu'il fut à l'origine d'une des plus grandes forgeries que les nécessités de la politique ait imaginées ? Et que c'est bien lui qui fut à l'origine de la mort suspecte du prisonnier et, grâce à trois membres de la famille Chenevière, de la création d'un leurre dont les héritiers subsistent encore aujourd'hui ?

Plus récemment, à la suite des articles des précédents Cahiers, vous trouverez la recherche initiée aux archives de La Haye par Christian Crépin, qui nous amènera, dans le Madrid des environs de l'année 1880, à la découverte des curieux rendez-vous d'un couple de diplomates.

N'oublions pas notre traditionnel conte d'hiver. Jean Pierre Gautier reprend la plume pour nous conter les avatars d'une belle journée, dans une ambiance résolument moderne. Vous y constaterez des figures et des événements très contemporains dont vous ne manquerez pas de trouver facilement la clé. Heureusement, un beau rêve vous permettra de revenir dans l'heureuse ambiance de l'enfance et dans la magie des visions de Versailles.

**La Présidente,
Laure de La Chapelle**



La corruption chronique : un coquin exemplaire

Considérations sur des phénomènes politiques récurrents

La trop Fameuse Catastrophe a fait sortir de l'ombre un certain nombre d'individus qui, dans des circonstances normales, auraient eu leur place non pas autour d'un pouvoir usurpé mais aux Petites Maisons à l'époque, à Charenton plus tard, bien encadrés par de gentils messieurs en blouses blanches. De multiples exemples justifient cette constatation, hélas pour leurs innombrables victimes. On pourrait facilement dresser le catalogue de ces détraqués, de ces fous comme Marat, de ces idéologues du genre Robespierre, qui aurait été un beau sujet d'étude pour le Dr. Freud, de ces assassins sadiques venant du midi ou des bas-fonds parisiens, de ces iconoclastes brandissant le drapeau de leur stupidité, de ces prévaricateurs de toutes sortes.

Les prédicateurs de jadis auraient pu leur attribuer les péchés capitaux au complet, encore que certains cumulaient largement l'ensemble.

- Ces histrions empanachés, commissaires de la république ou généraux de fortune, plus riches de galons que de talents, ces roturiers qui, disant les détester, s'efforcent de singer les nobles, ne sont-ils pas des exemples adéquats de **l'orgueil** ?
- Dans les destructions de châteaux, d'incendies après les vols, de récupérations abusives, d'invouables trafics sous le manteau protecteur de l'idéologie révolutionnaire, comment ne pas voir **l'envie** et **l'avarice** cheminer de concert ?
- Comment ne pas voir, à travers ces hordes avinées prêtes à tous les excès **la gourmandise** des ivrognes et **la colère** si bien entretenues par les indignes meneurs ?



- La **luxure** n'est pas en reste : elle est même érigée en doctrine par le capucin défroqué Chabot qui, dans une harangue dans l'Eglise des Jacobins de Castres, siège du comité révolutionnaire, donna les directives suivantes : « *Pauvres, allez chez les riches, filles, allez avec les garçons. Obéissez tous à vos instincts* »¹
- Quant à la **paresse**, on sait que bon nombre de déclassés, sans métier, aux très faibles velléités laborieuses sortent alors de l'ombre, en périodes de troubles, pour commettre toutes sortes de forfaits au prétexte d'idéologie fumeuse !

Au cas, fort improbable pour un régicide, où Barras serait parvenu aux portes du Paradis, Saint Pierre aurait pu remarquer sur son grand livre bon nombre de ces péchés, certes inhérents à la nature humaine mais auxquels les troubles civils permettent de s'épanouir largement. Après plusieurs siècles de républiques, il serait vain de ne pas constater les progrès accomplis : la progression dans la descente, la destruction de la famille, l'avisement des mœurs, l'adoration du veau d'or, la haine de la hiérarchie partout contestée, l'intrusion des barbares, etc...! Officiellement, c'est la République qui nous gouverne, mais en réalité ne serait-ce pas plutôt le prince de ce monde ?



¹Manceron-Dictionnaire biographique de la Révolution Française-Renaudot et Cie 1989-Page 143



La publication tardive

En matière politique, pour bien des raisons, en ce qui concerne les mémoires, souvenirs divers sous des formes variées, il y a souvent loin de la coupe aux lèvres. En ce qui concerne l'Etat et ses institutions et les influences des comportements, il est déconseillé de les traiter à chaud, souvent pour des raisons de sécurité ou de convenances, et parfois c'est seulement la suite du temps qui autorise des appréciations correctes au gré des auteurs. Même si le recul temporel permet un jugement plus synthétique, il idéalise souvent, ou déforme dans tous les sens les événements du passé. Pour de multiples raisons, certaines éditions de mémoires ont vu le jour très tardivement. Lenteurs techniques, réticences ou opportunisme des éditeurs, et souvent problèmes de succession, ce qui fut précisément le cas pour les Mémoires de Barras.

Les familles qui avaient connu les abominations de la terreur, les secousses inhérentes à la trop Fameuse Catastrophe, la police tatillonne de l'Empereur, avaient pris « *des habitudes de circonspection* » comme le firent par exemple les descendants de Mme de Tourzel. C'est en tout cas ce qui a été noté dans la préface de l'édition de 1883 publiée par le duc d'Escars. Résultat, il a fallu un demi-siècle, la bonne duchesse étant décédée en 1832, pour que ces souvenirs remarquables soient portés à la connaissance du grand public. Les souvenirs de Madame Campan, par contre, furent publiés pour la première fois sous la Restauration. Remercions en passant les éditions Plon qui pendant la dernière partie du XIX^{ème} siècle éditèrent quantité de Mémoires Historiques, manne céleste pour les historiens.



Georges Duruy dans sa préface des Mémoires de Barras nous a donné tous les détails d'une succession compliquée. Sur la forme, il faut savoir que Barras n'a pas lui-même rédigé l'ensemble mais qu'il en a fourni la substance par quantité de notes diverses. On doit le texte remanié, mais authentique sur le fond, à M. de Saint Albin, dont le style volontairement ampoulé même s'il ne dénaturait pas la pensée de l'auteur sonnait moins juste que ses notations propres d'après M Duruy. Ce dernier nous a donné un bon exemple qui nous intéresse particulièrement : la fameuse visite de Barras au Temple que nous étudierons plus loin. Quoi qu'il en soit M. de Saint-Albin avait de quoi s'occuper compte tenu de la quantité de documents de la succession.

Un monceau de documents²

Les papiers de Barras remis à M. R. de Saint-Albin quelques heures après que l'ex-Directeur eut rendu le dernier soupir se composaient d'un nombre considérable de pièces : lettres, autographes de généraux, d'hommes politiques, de personnages célèbres, rapports, documents de toutes sortes, les uns conservés par Barras au moment où il rentra dans la vie privée en 1799, les autres rassemblés par lui dans la suite, en vue de la composition de ses Mémoires, comme l'atteste la lettre, citée plus haut, d'une fille de Tallien. S'il faut en croire M. Paul Grand, le nombre de ces pièces n'aurait pas été inférieur à quinze mille. Outre ces précieux documents, les deux grandes malles déposées chez M. R. de Saint-Albin, dans la nuit du 29 au 30 janvier 1829, contenaient les fragments des Mémoires dictés par Barras ou rédigés de sa main et les notes sur lesquelles il avait consigné tel de ses souvenirs ou telle de ses médisances et de ses raucunes. La tâche de M. de Saint-Albin était d'abord de « classer, de mettre en ordre les manuscrits de Barras », et, ce premier travail accompli, de procéder à la « rédaction définitive » des Mémoires, dont Barras n'avait pas eu le temps d'arrêter lui-même la forme définitive.

On voit que, dans cette masse considérable de documents, on peut distinguer deux parties : celle d'avant 1799, riche de correspondances diverses, c'était le temps du pouvoir, et d'autres recueils ensuite quand ce fut celui de la retraite ou du moins du retrait des responsabilités. Il est indiqué que le nombre de ces documents n'était pas inférieur à quinze mille.

²Introduction aux « Mémoires de Barras »TI-Page 11



Devant cette quantité innombrable de sources, on ne peut qu'admirer le courage de M. de Saint-Albin pour en faire un ensemble cohérent en ordonnant la chronologie, ce dont il s'acquitta très bien, et pour passer ensuite à la rédaction au sujet de laquelle M. Duruy fit quelques réserves de forme, mais pas d'authenticité.

Un paradoxe curieux et relativement rare dans le monde de l'édition souligné par M. le Professeur Jean Tulard³, c'est la profonde divergence d'opinion entre Barras et Rousselin de Saint-Albin, d'une part, qui détestent Bonaparte, et le responsable de la publication des Mémoires en 1895, Georges Duruy, d'autre part, qui au contraire est un chaud partisan de l'Empereur.

Un bon début

Jean -Nicolas-François **Barras** naquit sous le beau ciel de Provence le 30 juin 1755 dans une famille de vieille noblesse locale. Son père était capitaine d'infanterie, ce qui le prédestinait naturellement, comme la plupart des enfants nobles, à une carrière militaire, le plus beau des états comme on disait à l'époque. Il ne se vante pas d'avoir eu quelque ancêtre normand, mais pourtant dans son premier chapitre, il va émettre une sentence à parfum bien démagogique : *« Si dans la nécessité où je crois être de ne rien laisser ignorer de moi, pour éclairer le jugement qui doit s'attacher à mes actions, je donne quelques détails sur mon origine, ma vie toute entière apprendra comment j'ai toujours considéré les inégalités qui ont si longtemps ressemblé à des droits et évalué ce qui appartient à l'homme et à la naissance, comment enfin pendant mon long voyage à travers la révolution, j'ai porté mon bagage féodal »*. Ce discours qui a des relents de Jean-Jacques Rousseau n'est guère soutenu par un étalage complaisant des mérites de sa famille !⁴

³Bibliographie critique des Mémoires sur le Consulat et l'Empire-Jean Tulard & CNRS.Editions Droz -Genève1971-Page10-Notice N° 44

⁴Mémoires TI-Page 2



Il entre dans l'Armée en 1771, dès l'âge de 16 ans. Par relations, on lui avait proposé de devenir page du duc d'Orléans, mais il préféra les lauriers de Mars à la grande satisfaction de son père. Il ne voulut surtout pas endosser une livrée, sorte de servitude à ses yeux, même si c'était celle d'un prince populaire : « *Mon père m'embrassa et me dit : tu as raison, plutôt soldat* »⁵

Remarquons en passant et avec respect combien d'excellentes familles ont toujours conseillé à leur rejetons de s'engager pour le prestige de leur pays, la France, et cela sous tous les régimes y compris de nos jours !

C'est ainsi que Barras ès qualité de cadet gentilhomme va rejoindre **le Régiment de Languedoc**. Il retarde du reste son départ ayant fait « *la connaissance d'une dame des plus aimables* ». Son introduction dans le champ de Vénus précède donc son entrée dans celui de Mars ! Par la suite on le verra très assidu dans ces deux disciplines tout au long de sa vie !

Ce vieux régiment de Languedoc, issu de Mazarin Catalan à l'époque de Louis le Grand, fera moult campagnes et après le Canada on le reverra à Hondschoote, à Wagram, à Rézonville, en 1914-18 aux Eparges, en 1940 pendant la campagne de France, plus tard en notre Algérie Française. Il sera dissous en 1993 à Soissons sa vieille garnison.



⁵Mémoires T I-Page 6



Au grand vent des mers du Sud

A vingt et un ans, nous le retrouvons comme sous-lieutenant au **Régiment de Pondichéry** et le voilà parti pour les lointaines Indes.

Ce régiment qui, ayant rang parmi les régiments d'infanterie de ligne de l'Ancien Régime, remonte à 1469, créé sous le règne de Louis XI sous le titre de « Francs-Archers d'Angoumois ». En 1772 en Inde il prend le nom de Régiment de Pondichéry. Il fait partie des quelques régiments qui seront les ancêtres de l'Infanterie de Marine. En 1791 lorsque les anciens noms des régiments sont remplacés par des numéros, il est renommé 107ème de ligne. On le retrouvera entre autres à Waterloo et plus tard à Verdun pendant la première guerre mondiale. Entre 1870 et 1914 il ira affirmer ses talents en Kabylie puis en Tunisie. Qualifié de régiment d'élite pendant la Guerre de 1914, il aura droit à la fourragère aux couleurs de la croix de guerre 14-18. Ce régiment sera dissous en 1989 après de nombreuses campagnes. Le bel insigne du régiment présente à la fois deux éléphants pour rappeler son glorieux passé aux Indes, avec les armoiries de la ville d'Angoulême, sa garnison principale.



Le siège de Pondichéry

Pondichéry, fameux comptoir des Indes, était déjà dans l'Antiquité un centre commercial bien connu des Grecs et des Romains. Au XVIIIème siècle, il devint un enjeu militaire dans le cadre de la guerre d'indépendance des Etats-Unis et la ville fut assiégée à plusieurs reprises avec des fortunes diverses par les Anglais qui in illo tempore n'étaient pas encore nos amis.

C'est le siège de 1768 qui nous intéresse particulièrement en raison de la présence de Barras qui en a largement parlé dans ses Mémoires qui sont du reste une source essentielle sur le sujet. Il s'étend beaucoup sur les insuffisances de la défense de la place mais peu sur la succession des opérations.



Dans le chapitre IV de ses Mémoires, Barras dresse un certain nombre de portraits des responsables militaires et autres tantôt élogieux, tantôt à charge. Par exemple, autant il célèbre M. de Bellecombe pour ses talents militaires, autant il est très critique vis à vis de son successeur, M. de Bussy, surnommé « *la poupée* », qu'il qualifie de vieillard inepte. La suite est un véritable récit d'aventures, rien n'y manque : batailles navales, échouages, prison, etc. Les Britanniques, supérieurs en nombre mais pas seulement, finissent par remporter la victoire.

Barras après bien des aventures va rejoindre la France où un autre épisode de sa vie va se dérouler. Après avoir résilié son engagement, terminé avec le grade de lieutenant mais pas plus, il rejoint Paris, et Mars cède la place à Mercure avec la pratique assidue des maisons de jeux et autres tripots fort abondants à l'époque.

Il a aussi accès à des salons comme celui de Sophie Arnould. Il y fait la connaissance de Mirabeau, devient franc-maçon, et s'engage volontairement dans la mouvance jacobine ce qui l'amènera plus tard à voter pour la mort du Roi, probablement plus par opportunisme que par conviction démagogique, ce qui peut constituer une explication, mais pas une excuse.



Sophie Arnould,
par Greuse

La relation de la prise de la Bastille

L'extrait du tome I des Mémoires de Barras qui figure dans les appendices pourrait s'intituler « l'apologie du crime ». Il n'apporte aucun élément nouveau dans ce prélude aux abominations subséquentes de la trop Fameuse Catastrophe et se contente d'énumérer la succession des forfaits qui ont émaillé cette journée de sang et de meurtres



La lecture du récit qu'il en fait n'implique à aucun moment sa présence effective sur les lieux où du reste il ne joue aucun rôle, sinon de spectateur et encore ce n'est pas sûr. En réalité, ce conventionnel nous livre là une vision aussi très conventionnelle et bien démagogique, de nature à plaire aux mentalités subversives de l'époque et des suivantes. Il évoque les victimes de l'arbitraire sauvées enfin des vengeances cruelles, de la question, des tortures et des oubliettes. D'après M. de Saint Albin le récit que fait Barras de la prise de la Bastille est « *terne, vague et insignifiant* ».

Sa description des faits, les exactions de la populace, les régiments félons contre ceux qui peuvent s'honorer de leur fidélité, tout est relaté, comme par Michelet et tant d'autres plus tard, 'avec les yeux de Chimène'.



On peut croire le peu que raconte Barras, s'agissant dans les grandes lignes de ce qui a été rapporté de sources diverses. Par contre, il associe le Marquis de Sade au nombre des prisonniers libérés. Or si l'on en croit d'autres renseignements précis, cet écrivain à la réputation pour le moins sulfureuse n'était plus dans la forteresse lorsqu'elle fut forcée. En effet, il avait été transféré à Charenton⁶ quelques jours auparavant car les hurlements auxquels il se livrait incommodaient les autres prisonniers.⁷ Barras par le truchement d'une présence erronée à la Bastille du marquis de Sade à la date du 14 juillet a trouvé utile de se livrer à des considérations morales tout à fait fondées mais quelque peu étonnantes venant de la part de l'épicurien convaincu et pratiquant qu'il fut toute sa vie.

⁶Charenton fut longtemps célèbre par son asile d'aliénés, fondé au 17^{ème} par les Frères de la Charité. Sade y fut enfermé et y finit sa vie. <http://tresordesregions.mgm.fr/Mdir.php?p=cant.php&cl=CharentonlePont®ion=1194>

⁷<http://parciparla.fr/prisonniers-liberes-bastille/>



Remarquons en passant que, dans la lignée de Rousseau, bon nombre de révolutionnaires avaient l'habitude d'accompagner leurs pires forfaits de considérations morales du plus merveilleux effet, malheureusement leur pratique était fort loin de leurs théories ! Cette tradition s'est maintenue jusqu'à nos jours. Combien avons-nous vu de politiciens énoncer sans vergogne de merveilleux principes avant de s'embourber dans les sentiers douteux de la prévarication ? Comme dans beaucoup d'événements, pas forcément louables en soi mais où certains pour masquer une certaine culpabilité trouvent des diversions, les révolutionnaires dont le tableau de chasse n'était guère brillant avec leur sept prisonniers libérés, les quatre faussaires, le dépravé sexuel enfermé à la demande de sa famille et les deux fous, trouvèrent une plume pour inventer un personnage imaginaire, victime de l'absolutisme depuis des années, le malheureux comte de Lorges dont la barbe impressionnante témoignait de la longueur de ses années de détention.



Sur la prise de la Bastille ou plus exactement sa reddition et les massacres subséquents, Barras a voulu nous laisser une relation expurgée, conforme à la vulgate révolutionnaire qui ne reprenait pas le texte rédigé à l'époque, beaucoup plus explicite. Fondamentalement imbu de son appartenance prouvée au Second Ordre, Barras dès le début de ses Mémoires a voulu souligner l'indépendance de son caractère. Cette disposition réelle ou simulée va naturellement le conduire, à une époque particulièrement troublée, à embrasser le parti de la subversion. Il ira loin dans ce domaine et celui qui a servi le Roi comme officier s'abaissera à devenir l'un de ses nombreux régicides. On est souvent confronté avec nos modernes parlementaires au subtil distinguo entre servir et se servir et on constate en réalité qu'il s'agit d'une fort longue tradition à laquelle Barras ne fit pas exception, bien au contraire.



Aristocrate d'origine et partant connaissant bien ce milieu, arriviste compétent, expert en politique dont il savait bien les rouages, les mécanismes voire les ficelles, il est tout sauf idéaliste même s'il maîtrise parfaitement la grandiloquence des tirades révolutionnaires. Contrairement à beaucoup de militaires issus du même ordre que lui, ce n'est pas sous les bannières de l'Armée de Condé qu'il va se ranger, mais il ira rejoindre la pire mouvance des conventionnels, c'est à dire les montagnards. Il occupera plusieurs postes de représentant du peuple aux Armées, intervention toxique, à l'autorité indiscutable, contrairement à son efficacité. L'Histoire se répète souvent et lors de l'opération Barbarossa, pendant la campagne de Russie de 1942, les armées soviétiques étaient systématiquement accompagnées de commissaires politiques au moins aussi dangereux que leurs adversaires allemands qui les éliminaient en priorité.

Un bon exemple de cette influence dangereuse où a trempé Barras avec Fréron est l'arrestation du général Brunet, qui malgré une carrière militaire prestigieuse et de nombreux exploits avait été obligé de faire retraite devant le camp de Salorges avec des pertes. Au temps de la trop Fameuse Catastrophe il était fort dangereux d'être général, car au moindre échec, même si c'était fortune de la guerre ou plutôt infortune, on pouvait être révoqué puis condamné par d'aimables sicaires de la révolution depuis leurs fauteuils. Mais dans cette mouvance, à la fois moralisatrice autant que sanguinaire, on aimait bien trouver, au besoin inventer, des arguments fallacieux pour couvrir la justice des oripeaux du mensonge. On accusa donc Brunet outre sa défaite militaire, d'avoir comploté pour la reddition de Toulon, si bel et si bien qu'après avoir été destitué puis emprisonné à l'Abbaye, puis à la Conciergerie, il fut guillotiné le 15 novembre 1793 à l'âge de 59 ans.



Le siège de Toulon

Or cette ville martyre de Toulon va jouer un grand rôle dans la biographie de Barras car c'est là qu'il va rencontrer un jeune capitaine qui deviendra par la suite un des plus grands capitaines de tous les temps, Napoléon Bonaparte. On a beaucoup écrit sur ce fameux siège de Toulon, où les assaillis se sont montrés aussi valeureux que les assaillants, ce que se gardent bien de dire les thuriféraires de l'idéologie républicaine. On a pensé que le siège piétinait jusqu'à l'arrivée providentielle de Bonaparte qui, officier d'artillerie, bien formé et expert dans cette pratique, parvint à éliminer les positions adverses qui empêchaient l'investissement de la ville, après avoir eu le mérite stratégique de comprendre par où il fallait attaquer. Or sur le point de savoir à qui l'on devait ce succès après un si long blocage, Barras estime que c'est surtout grâce à Dugommier que cet investissement fut réussi en fin de compte.

Hallali pour un tyran-Le 9 thermidor

Nous n'avons pas l'intention de relater toutes les péripéties de la biographie de Barras. On peut pour en connaître les détails se reporter à ses Mémoires encore qu'ils aient été plus ou moins édulcorés par M de Saint Albin. On peut aussi en avoir quelque idée, sans aller chercher bien loin, par le simple examen du comportement de nos politiciens actuels. On y trouvera bon nombre de constantes qui font d'eux les dignes héritiers des artisans de la trop Fameuse Catastrophe. Le catalogue des crimes, de la prévarication, du vandalisme, des turpitudes de toutes sortes et dans tous les sens, ne tiendrait pas dans un traité de Droit Canon. Si un docte physicien au XVIIIème siècle avait placé des scorpions dans un bocal, il aurait pu constater les méfaits d'une entente pas très cordiale. De nos jours si un laveur d'éprouvettes procédait à la même expérience, il obtiendrait le même résultat. Ce ne sont pas les indéniables progrès de la science, contrairement à ce que certains ont cru longtemps, qui pouvaient entraîner ceux de la Morale.



Nous avons voulu nous limiter à quelques périodes ou événements marquants qui ont jalonné la vie de Barras : Le siège de Toulon, la prise sanguinaire de la Bastille, le 9 thermidor, les deux versions de la visite du Temple, la Restauration.

Les résultats de certains événements tiennent souvent à peu de chose Certains peuvent y voir l'intervention de la Providence avec gratitude ou détestation suivant le cas, d'autres les effets du hasard, d'autres des arrangements logiques faciles à monter après coup. La première catégorie nous ramène aux querelles intestines des dieux de l'Olympe avec, par exemple, au cours de la Guerre de Cent Ans, les saintes anglophobes qui inspiraient Jeanne d'Arc ne devaient pas faire bon ménage avec Saint Georges, partisan et modèle d'Albion ! Plus tard, dans le même ordre d'idées, en 1914 puis en 1940, les sermons patriotiques appelant Dieu à l'aide, étaient semblablement, en sens inverse, prononcés outre Rhin pour les soldats allemands qui portaient sur leurs plaques de ceinturons l'inscription « *Gott mit uns* » !

Robespierre, pris mentalement dans une sorte de mysticisme purificateur, après avoir exterminé ses ennemis frontaux commençait à s'en prendre à ses complices ravageurs. Parmi eux, on trouve bon nombre de représentants en mission, comme Barras, Fouché, Fréron, Tallien, à qui on peut reprocher des exactions diverses, pain quotidien des révolutionnaires, mais aussi surtout un enrichissement bien rapide, donc suspect. Le 8 Thermidor il prononce un discours très long, mais très inquiétant pour certains, car il dénonce sans les nommer des fripons, des traîtres et des factions. Ces accusations générales et anonymes pour l'instant, si elles sont appréciées des partisans qui lui restent de moins en moins, ont, par contre, pour effet de terroriser ceux qui se sentent particulièrement concernés. Il en résulte un beau tohu bohu au cours duquel les « suspects » parviennent à rallier à eux des députés de la Plaine.



Du coup, Robespierre ira lire son discours aux Jacobins devant un auditoire beaucoup plus réceptif où il sera acclamé. Mais dès le lendemain, ce fameux 9 Thermidor An II (27 Juillet 1794) à la Convention, la situation devient critique. Saint-Just veut lire un rapport, mais il en est empêché et pendant cinq heures Robespierre et ses partisans ne parviennent pas à se faire entendre dans un tumulte entretenu par les présidents de séance, Collot d'Herbois et Thuriot. Fin de la partie : « l'incorruptible » et ses suiveurs sont mis en accusation avec Dumas et Henriot commandant en chef de la garde nationale parisienne. On sait la suite. Robespierre et sa bande vont se réfugier à l'Hôtel de Ville où Barras qui a réussi à rameuter quelques troupes va les coincer. Ce sera pour eux le commencement de la fin et pour le reste de la population celui de la délivrance ! Sur le déroulement même des événements, les historiens ont encore des doutes sur différents points, par exemple sur l'hostilité de Barras vis à vis de Robespierre ou sur le rôle réel du gendarme Meda, futur officier de chasseurs à cheval qui lui aurait fracassé la mâchoire d'un coup de pistolet, ce qui est contesté par certains qui pensent qu'il aurait lui-même tenté de se suicider, façon plus honorable de disparaître qui aurait mieux plu à ses partisans de l'époque et des suivantes. Dans cette perspective le responsable de la mort de tant de victimes aurait raté la sienne !





Célébrités du Harem

Nous avons tous encore en tête l'air fameux de « La fille de Madame Angot » : Barras est Roi, c'était pas la peine, c'était pas la peine assurément de changer de gouvernement ! Or Barras, militaire expérimenté, politicien habile, ancien marin sachant naviguer aussi à travers les méandres de circonstance exceptionnelles, joueur confirmé, ayant amassé au cours des péripéties de sa carrière un gentil pécule, entendait bien en profiter. Ses hautes fonctions, au Directoire en particulier dont il sera un des directeurs, ne vont pas l'empêcher de profiter largement des bienfaits d'une vie opulente dont il fera profiter, du reste, certaines dames dont les comportements pour accéder à des carrières brillantes ne sont pas de nature à les faire figurer dans la catégorie des saintes du calendrier.

En tout premier lieu la citoyenne Beauharnais, veuve d'un général, mais qui en épousera un autre bien plus tard et d'une toute autre envergure. En attendant il lui fallait bien vivre et Barras lui en fournit les moyens. Thérésia Cabarrus, Mme Tallien, la reine de Thermidor dont l'incontestable beauté ne laissa pas indifférent Barras qui fut amené à lui prodiguer ses conseils, entre autres bienfaits. Indépendamment des aspects moraux complètement perdus de vue par la plupart de nos contemporains, il faut bien reconnaître à Barras, au plan médical une vitalité exceptionnelle. Pour beaucoup de révolutionnaires à côté de leurs théories et pratiques politiques, l'excès de certains comportements finit par les amener au même résultat que subirent les malheureux qu'ils envoyaient allégrement à l'abbaye de monte-en-l'air ! Ce fut le cas pour Mirabeau l'ainé qui succomba après des excès relevant plus du champ de Vénus que de celui de Cicéron. Son jeune frère, le célèbre vicomte de Mirabeau, qui, un des premiers guerriers de la contre-révolution, surnommé Mirabeau-tonneau, succomba dans le champ de Bacchus, prouve que dans cette illustre famille à plus d'un titre comme dans beaucoup d'autres, du reste, les trop bons vivants, embarquent les premiers sur la barque du nocher Caron !



Une relation chaotique

Que d'événements entre Toulon et Waterloo ! Contrairement à ce qu'avait pu penser Barras au sujet de Bonaparte, le petit Corse n'était pas de nature à se laisser apprivoiser sauf si dans un premier temps il y trouva son compte. Avec le temps surtout après l'envol du 18 brumaire, les rapports entre les deux personnalités se tendirent et engendra chez Barras une sorte de haine sournoise dont certains textes des mémoires sont la preuve évidente. A juste titre, l'Empereur va se méfier de lui et va l'éloigner, au moins à 40 lieues de Paris. Il va donc à Bruxelles, puis reviendra en Provence, et enfin il sera encore exilé, cette fois à Rome, en 1810.

Cette méfiance s'explique pour bien des raisons. Les parvenus n'aiment pas beaucoup qu'on leur rappelle, même seulement par une simple présence, la modestie de leur origine et leur ancienne subordination. De plus, Barras, de par sa position longtemps éminente, sait énormément de choses publiques et privées que Napoléon ne souhaite pas du tout voir divulguées. **Dans cette perspective, la question Louis XVII demeure un point sensible.**

A la Restauration, il reviendra à Chaillot où il finira ses jours en janvier 1829.





On s'est beaucoup interrogé sur la mansuétude dont la Restauration avait fait preuve à son égard, s'agissant d'un régicide, et plus tard de l'écrasement de l'émeute royaliste devant Saint Roch, fort bien mené par un militaire qu'il avait bien choisi : Bonaparte. A cette époque, les problèmes de manifestations se réglaient à coups de canons et non pas par une inertie soutenue par des considérations d'une logique funambulesque !



La tranquillité suspecte et ses motifs

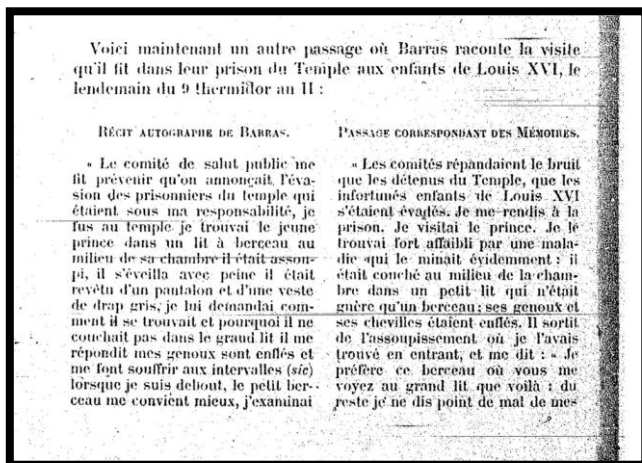
Depuis la plus haute antiquité les changements de régimes politiques, comme certains accouchements, se font dans la douleur ! Ils sont en général accompagnés de purges souvent mortifères, de confiscations de biens, de vandalisme, etc. Ces phénomènes ne sont pas l'apanage de tribus primitives d'Amazonie ou des îles océaniques. L'Europe y a toujours eu sa bonne part et la France en particulier, et point n'est besoin de remonter aux calendes grecques pour en trouver des exemples : les suites de la Seconde Guerre Mondiale peuvent en témoigner. Après les excès horribles de la trop fameuse Catastrophe et les vicissitudes de l'Empire, du temps était passé et malgré cela, en 1814, vingt ans après, comme dans le roman d'Alexandre Dumas, les mauvais souvenirs étaient toujours là et le feu couvait sous la cendre. Comme beaucoup de suppôts opportunistes de la révolution et qui plus est de régicides, Barras avait du souci à se faire. Or paradoxalement, on le laissa tranquille, contrairement à bien d'autres.



On sait que « les Français ont la mémoire courte », mais pas toujours. Ce n'était sûrement pas le cas pour Louis XVIII, le Désiré, dont le corps affecté par la douloureuse maladie de la goutte, compensait cette infirmité par un esprit brillant, une culture étendue, une connaissance approfondie des ressorts humains et un charisme souvent constaté. Alors, on peut se demander quelles furent les causes de cette mansuétude ? Sans pour autant excuser son vote pour la mort du Roi, on peut penser qu'il s'agit plus d'opportunisme, d'arrivisme que de haine pure comme d'autres députés du Var, Charbonnier et Isnard entre autres.⁸

La visite au Temple

D'après M. Bordenove, il existe cinq versions de la visite de Barras au Temple. Il en existe deux dans l'ouvrage des Mémoires de Barras et elles sont analysées dans l'introduction de M. Georges Duruy. Cette visite fut suivie de simples mesures d'humanité qui contrastent bien sûr avec les infects traitements dont l'enfant avait été victime.



⁸ Arthur Conte : Sire, ils ont voté la mort. Robert Laffont 1966-Pages 184-186 & 394



AUX MÉMOIRES DE BARRAS.

XIII

les genoux ils étaient très enflés ainsi que les chevilles et que les mains son visage était bouffi pâle après lui avoir demandé s'il avait ce qui lui était nécessaire et l'avoir engagé à promener j'en donnai l'ordre aux commissaires et les grondai sur la mauvaise tenue de la chambre.

De là je montai chez M^{me}, elle était habillée de bonne heure et debout, sa chambre était propre, le bruit de la nuit vous a sans doute éveillée lui dis-je agriés-vous quelques réclamations à me faire et vous donnez-on ce qui vous est nécessaire M^{me} me répondit qu'oui qu'elle avait entendu le bruit de la nuit, qu'elle me remerciait et me priaît de faire prendre soin de son frère, je l'assurai que je m'en étais déjà occupé. Je me rendis au comité de salut public, l'ordre n'a point été troublé au temple mais le prince est dangereusement malade, j'ai ordonné qu'on le fit promener et fait appeler M^r Dussault, il est urgent que vous lui adjoigniez d'autres médecins, qu'on examine son état et qu'on lui porte tous les soins que commande son état, le comité donna les ordres en conséquence.

surveillants. Et en parlant ainsi, il me regardait et les regardait alternativement : moi, pour se mettre en quelque sorte sous ma protection : eux, pour prévenir le ressentiment qu'ils auraient pu avoir de ses reproches s'il n'en avait présenté contre ses oppresseurs, aussitôt que je ne serais plus là pour le défendre.

• Et moi, m'écriai-je, je porterai de vives plaintes sur la malpropreté de cette chambre ! »

• Je montai chez Madame la sienne était un peu moins indécemment tenue, Madame s'était habillée de bonne heure à cause du bruit qu'elle avait entendu pendant la nuit. J'ordonnai que les deux enfants de France pussent se promener chaque jour dans les cours de leur prison ; sur le compte que je rehdis au Comité de Salut public, j'obtins que des médecins examinassent le jeune malade, et qu'ils fissent leur rapport. Les médecins, parmi lesquels se trouvait M. Dussault, déclarèrent la maladie très grave. En accordant aux deux prisonniers la promenade du soir et du matin, je voulus qu'on adjoignît au gardien chargé de soigner le fils de Louis XVI deux femmes qui prévoindraient ses besoins et veilleraient surtout à la salubrité de son local. J'ai appris depuis, par un commissaire du Temple, que mes ordres n'avaient point été exécutés. »



d'aucune sorte — me semble plus intéressante, parce qu'on sent qu'elle est, dans sa sécheresse de procès-verbal, le décatque même de la réalité. Chargé de donner leur « rédaction dernière » aux notes, aux fragments informes jetés sur le papier par son ami au hasard de la plume, M. de Saint-Albin a naturellement conçu cette rédaction dans le goût littéraire de l'époque qu'il avait traversée : et l'on sait si cette époque aimait l'amplification oratoire, les développements d'une rhétorique imprécise et creuse ! Écrivain abondant — trop abondant, même, — d'un ton légèrement déclamatoire et pompeux, il a laissé de côté tel détail qui lui a sans doute paru manquer de « noblesse ».

Si l'on compare avec soin les deux textes, on constate que certains traits qui se trouvent dans le manuscrit autographe n'ont pas été conservés dans la rédaction définitive des Mémoires : l'habit gris, la face bouffie et pâle du petit prisonnier, la sollicitude de la sœur aimée, à qui un sûr instinct de femme révèle déjà qu'elle doit remplir la fonction de tendresse de la mère absente. A ces détails pittoresques et précis, M. de Saint-Albin a préféré le commentaire quelque peu ampoulé qu'il nous donne des regards que l'enfant royal — qui s'étiolé et qui meurt dans l'infect taudis du Temple — aurait portés alternativement sur ses gardiens et sur le puissant personnage empanaché dont il reçoit la visite.

Oserai-je favouer la relation autographe de Barras — cette relation sans orthographe, sans ponctuation, sans apprêt littéraire

Reste à savoir quel enfant a vu Barras et s'agissait-il bien du Petit Roi ? De toutes façons, au regard de la simple humanité, il faut reconnaître que Barras a montré une initiative charitable, phénomène assez rare chez les tigres à bonnets rouges assoiffés de sang. Même si à l'origine de sa visite, il a été motivé par des rumeurs d'évasion du Petit Roi et de sa sœur Madame Royale. Le vrai texte initial de Barras est aussi très intéressant et émouvant car il nous montre combien cette princesse était préoccupée du sort de son petit frère.



Madame Royale



Les tractations postérieures avec l'Autriche nous ont effectivement montré un exemple unique dans l'Histoire diplomatique : l'échange d'un ange contre un certain nombre de canailles, dont ce Drouet dont on connaît le rôle abominable lors de la tragédie de Varennes. On remarquera aussi que le vicomte de Barras évoque le Prince et Madame et n'emploie pas le terme de Capet que les gueux de l'époque se plaisaient tant à utiliser, ce qui, entre parenthèses, n'affecte en rien la grandeur de nos Monarques.

Deux exemples de ce qui aurait pu justifier la clémence Royale : une tentative de Restauration prématurée et le refus d'adhérer à l'acte additionnel à la constitution de l'Empire pendant les Cent jours.

Une tentative de Restauration prématurée

Parmi ces illustres grands hommes de la révolution française, certains ont, à la fois par opportunisme et surtout par ambition, retourné allégrement leurs vestes, écornant ainsi l'admirable catalogue des valeurs de la république qui a su avec le temps souligner leurs mérites et cacher leurs forfaits autant qu'il était possible. Ce fut le cas de Dumouriez Pichegru, Moreau et bien d'autres, et bien entendu Barras. Ce dernier, ayant toujours eu des rapports assez distants avec la morale, mijotait quelques mois avant le 18 Brumaire un projet de nature à lui assurer les plus grands ennuis, si Bonaparte en avait eu connaissance. Il s'agissait, ni plus, ni moins, de rétablir la Monarchie, le deus ex machina du projet ayant été l'espion Fauche-Borel.

Le modus operandi étant le suivant : Barras aurait été nommé commissaire spécial du Roi, chargé de maintenir l'ordre jusqu'à son retour ou à celui de Monsieur, Lieutenant Général du Royaume. En contrepartie, le Roi lui garantissait la pleine et entière propriété de Grosbois devenu bien national mais qui avait appartenu au comte de Provence. En plus on lui promettait une somme de 10 millions de livres tournois pour lui-même et 2 millions à partager entre ses coopérateurs.⁹

⁹Renseignements tirés du dictionnaire des Conventionnels de Kuscinski cité par M Xavier de Roche dans son Louis XVII. Editions de Paris -1986-Page 418



Le refus d'adhérer à l'acte additionnel à la constitution de l'Empire pendant les Cent jours

A noter que ce texte de circonstance dans ses derniers articles excluait tout retour des Bourbons et Barras n'aurait pas voulu l'entériner. Ainsi, Barras, comme Tallien, ne furent pas inquiétés pendant la Restauration et finirent leurs jours, enfin tranquilles.

Alors, le Vicomte de Barras ?

Personnage ambigu, pétri de contradictions, très courageux ce qui est une constante du Second Ordre, le vicomte de Barras, officier valeureux donc, mais aussi arriviste forcené, voire prévaricateur, a quand même une place de choix dans l'Histoire de France, ne serait-ce que pour avoir réussi à déboulonner Robespierre et à faciliter l'ascension de Bonaparte qui selon ses propres paroles 'désouilla' la révolution. Après le 18 Brumaire, Barras démissionne et dans sa lettre de démission salue « le retour du guerrier illustre, à qui j'ai eu le bonheur d'ouvrir le chemin de la gloire »¹⁰ Ainsi, comme Cincinnatus, Barras renonce au pouvoir et va retrouver non pas sa charrue mais le château de Grosbois où « il mène une vie de plaisirs et de fêtes continuelles, entouré de nobles décavés, et de gens de sac et de corde, sans oublier les femmes ».¹¹



¹⁰Manceron -dictionnaire biographique de la révolution française;Renaudot etCie-1989-Page52

¹¹d°-Page 51



On a qualifié ironiquement Barras de Roi, mais dans cette perspective la qualification de 'satrape oriental' lui aurait mieux convenu. Il étendit généreusement sa protection à la future Impératrice Joséphine et à Thérésia Cabarrus, la belle Madame Tallien, qui finit Princesse de Chimay. Quel souteneur pourrait se vanter de si bons résultats ?



Les amateurs d'histoire peuvent éprouver une certaine nostalgie en considérant les hommes, les exploits et les drames du temps passé. Consolons-nous ! Encore aujourd'hui, nous avons les mêmes ... en plus petit !





Rendez-vous secret à Madrid

Toujours à la recherche des manuscrits d'Auguste de La Marck confiés au comte de Metternich-Winneburg, ministre de l'Autriche aux Pays-Bas en 1793 et 1794, notre archiviste, Christian Crépin, prenait la route de La Haye en juin de l'année dernière. Il s'agissait en effet de suivre la piste révélée par l'ambassadeur de France, Charles Benoist, en 1922, au sieur Robert Henrotin, qui en fit état dans un article de la revue des Ambassades en 1938. On se souvient (Cahier n°54) que d'après notre ambassadeur, ces documents, concernant « les détails de l'enlèvement du Temple auraient été consignés dans un document remis par un membre de l'entourage du comte de La Marck à la famille Metternich. »

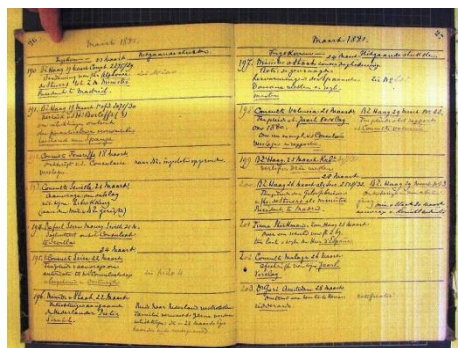


1905. La raison de ce transfert est facile à comprendre.

Il y avait donc un espoir de les retrouver aux archives de La Haye ? Voire, car on apprend également dans cet article qu'une partie des documents du comte de La Marck, précisément ceux ayant trait à la période révolutionnaire, avaient été apportés en Espagne vers 1880, puis remis à la Cour de Madrid par un fidèle serviteur des Bourbons d'Espagne vers

Un pion dans un jeu d'échecs royal.

L'importance de papiers concernant le destin d'une personne dynaste dont l'existence déterminait la légitimité des prétentions à la couronne de France, intéressait également au plus haut point la couronne d'Espagne.





Il faut rappeler ici l'arrivée au pouvoir en France de Louis-Philippe après le renversement de la branche aînée légitimiste, et la prétention de son fils, le duc de Montpensier à remplacer la reine Isabelle II sur le trône espagnol. Objet des tentatives récurrentes de son beau-frère, la reine Isabelle, qui traitait Montpensier de « pourriture », aurait bien aimé que l'existence éventuelle de Louis XVII déstabilise ce concurrent dangereux, en ôtant à la dynastie des Orléans tout prétexte pour s'emparer du pouvoir, que ce soit en France ou en Espagne.



Antoine Marie Philippe d'Orléans avait en effet épousé, en 1846, Louise-Ferdinande de Bourbon, sœur de la reine Isabelle. Antoine de Montpensier donna en 1848 un premier exemple de son esprit de famille. Il se trouvait avec sa jeune épouse à Paris au moment de la révolution de 1848 qui renversa Louis-Philippe. Effrayé par la multitude prenant d'assaut le château des Tuileries, le jeune duc s'enfuit en oubliant sa jeune femme de 16 ans, qui n'échappa à l'émeute que grâce à l'intervention d'un député !

Revenu en Espagne où il fut titré par sa royale belle-sœur grand commandeur d'Aragon, capitaine-général et infant d'Espagne, il fut banni peu de temps après pour tentative de complot contre elle. Parmi les financeurs de la révolution de 1868 qui renversa la reine, se trouvait naturellement son beau-frère, qui ne profita néanmoins pas de sa trahison et dut quitter l'Espagne.

En 1870, Montpensier tua en duel Henri de Bourbon, duc de Séville, autre beau-frère de la reine Isabelle. Banni de nouveau, exclu de l'armée, il le fut également du trône, puisqu'en 1873, la couronne fut confiée à Alphonse XII, fils d'Isabelle.



Faute de pouvoir lui-même accéder à un trône, Antoine d'Orléans réalisa en partie son ambition grâce à une active politique matrimoniale. Sa fille aînée, Marie Isabelle d'Orléans (1848-1919) épousa son cousin germain Philippe d'Orléans, (1838-1894) comte de Paris et prétendant au trône de France. La seconde, Marie Christine, fut fiancée au roi Alphonse XII après la mort de sa sœur Mercedes, mais mourut avant la célébration des noces. Maria de las Mercedes d'Orléans (1860-1878) épousa son cousin germain le roi Alphonse XII, mais mourut avant de lui avoir donné un enfant. Notons que le seul fils survivant, Antoine d'Orléans, épousa également sa cousine germaine, l'infante Eulalie, fille de la reine Isabelle II.

Le duc de Montpensier tenait là sa revanche. Il avait réussi à placer sa progéniture aux marches du trône d'Espagne, et si la mort prématurée de ses filles ne l'avait pas empêché de parvenir à ses fins, il aurait été l'ancêtre des rois d'Espagne. Ce ne fut pas le cas : après le décès des deux sœurs d'Orléans, et faute sans doute d'une troisième sœur disponible, le roi Alphonse XII, volens, nolens, se résigna à épouser en 1879 une archiduchesse autrichienne, Marie Christine de Saxe-Teschen. Sans doute avertie par sa belle-mère, la reine douairière Isabelle, des entreprises de son oncle Montpensier, il ne faut pas s'étonner de l'intérêt que prit cette princesse à échapper au véritable encerclement déployé par les Orléans. En 1881, le comte de Chambord n'ayant pas d'enfant, là encore, la branche française de cette famille posait sa candidature au trône de France. Le projet dit « de fusion » des deux branches se mettait en place, malgré l'opposition de la comtesse de Chambord.

La question devenait d'une actualité immédiate : Louis XVII, le descendant direct et légitime des Bourbons français avait-il survécu ? Et dans ce cas, avait-il une descendance ? Seuls les documents La Marck en provenance de Hollande et des témoins vivants d'une tradition de survie aux Etats-Unis pouvaient apporter, sinon des preuves, au moins un faisceau de présomptions.



Place à la diplomatie !

Etant donné l'enjeu que représentaient ces documents, il ne s'agissait pas de les confier à un courrier ordinaire, mais à un diplomate habitué aux missions secrètes et difficiles, agrée aussi bien par le gouvernement néerlandais que par la Cour de Madrid.

Qu'on ne s'imagine pas, en effet, qu'une telle affaire n'était pas traitée dans les plus hautes sphères des deux Etats, et entourée de la plus grande discrétion possible. Mais il reste que les entrevues diplomatiques ne peuvent s'occulter entièrement, et qu'il existe des fonctionnaires zélés pour noter les moindres démarches dans une ambassade et en faire un relevé officiel. C'est ainsi que le 23 mars 1881, l'agence néerlandaise à Madrid note un rendez-vous à La Haye, le 19 mars précédent, du chevalier Alphonse de Stuers, ministre résident des Pays-Bas à Madrid.

Qui était Alphonse Lambert Eugène de Stuers ? Né à Maastricht en 1841, le Jonkheer Alphonse de Stuers appartenait à une noble famille néerlandaise ayant également des ramifications en Belgique. Il était fils du général Hubert Joseph Lambert de Stuers et de Hortense Joséphine Constance Beyens. Diplomates, officiers, les diverses branches des Stuers s'illustrèrent au cours du 19^{ème} siècle. Ministre plénipotentiaire à Paris, chambellan de la reine Wilhelmine en service extraordinaire, la carrière d'Alphonse de Stuers fut grandement facilitée par son mariage, comme nous allons le voir. Le 20 avril 1875, il épousait à New-York Margaret Laura Carey, petite fille du milliardaire américain John Jacob Astor.



Armoiries de la Famille de Stuers



Nous pourrions constater un peu plus loin que le rôle de Margaret dans l'affaire des documents La Marck fut aussi important que celui de son mari. Leur union fut célébrée par le consul général des Pays-Bas aux Etats-Unis dans la maison des parents de la mariée, la chancellerie locale néerlandaise n'étant pas assez vaste pour contenir le couple, les témoins et les assistants ! Les Stuers s'installèrent à Washington DC, Alphonse étant à cette époque adjoint à l'ambassadeur des Pays-Bas. Sa résidence restait néanmoins à La Haye, où le mariage fut enregistré un an plus tard, le 23 mars 1876. De 1881 à 1885, Alphonse de Stuers fut ambassadeur en Espagne, puis fut jusqu'à sa mort le 3 mai 1919, ambassadeur en France.

Une riche héritière, Margaret Laura Carey Astor

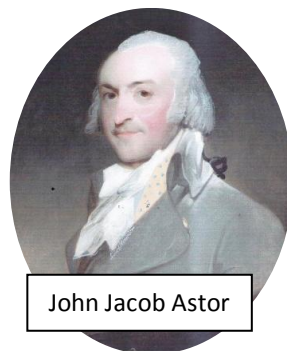
On ne sait comment Alphonse de Stuers fit la connaissance de Margaret à New-York, mais le résultat de cette union inespérée pour un simple chargé d'affaires fut une arrivée fracassante au sommet de la diplomatie. La famille de Margaret appartenait en effet à la haute finance new-yorkaise. Son père, John Carey, avait épousé Mary Alida Astor, fille de William Backhouse Astor (1792-1875), surnommé le « propriétaire de New-York », où il possédait 720 maisons, et dont il fut le maire. Il réussit également une union très politique en convolant avec Margaret Armstrong, fille du sénateur John Armstrong, second « Secretary of War » du Président James Madison. Le père de William Astor était le fameux John Jacob Astor, personnalité froide et calculatrice, qui devint l'homme le plus riche du monde de l'époque. Au moment de sa mort en 1848, il possédait une grande partie de New York City, qu'il transmit à son fils William.



William Backhouse Astor Sr



Si vous vous en souvenez, John Jacob Astor fut le troisième membre du trio d'amis qu'il formait avec Aaron Burr et le docteur Eustis. Dans le précédent Cahier n°55, nous avons vu Astor aider financièrement Burr et racheter la propriété de Richmond Hill que ce dernier avait dû vendre à cause de ses dettes.



John Jacob Astor

Trois générations séparaient la femme d'Alphonse de Stuers de son arrière grand-père Astor. Mais il semble bien qu'elle ait été un témoin privilégié des traditions du trio Burr, Eustis, Astor sur l'existence d'un jeune émigré royal, arrivé aux Etats-Unis à l'automne de 1795 (Cahier n°55). C'est donc elle qui pouvait en parler, et son témoignage corrobore les documents que l'ambassade de La Haye avait transmis à Madrid.

Audiences royales

Le 15 février 1881, une audience fut accordée par le roi Alphonse XII, sa seconde femme, la reine Marie-Christine de Saxe-Teschen et l'infante Isabelle à Madame de Stuers. Et le 30 septembre suivant, la reine et l'infante Isabelle reçurent pour la seconde fois Margaret Astor de Stuers. Il est facile de comprendre l'intérêt que pouvait porter la reine d'Espagne Marie-Christine, née archiduchesse d'Autriche, à la représentante d'une tradition américaine de la survie du fils de Louis XVI. La reine était en effet petite-fille de l'archiduc Charles, fils adoptif de l'archiduchesse Marie-Christine, sœur de Marie Antoinette et épouse d'Albert de Saxe-Teschen. Prétendant à la main de Madame Royale à sa sortie de la prison du Temple, cette tentative de l'archiduc, encouragée par la Cour de Vienne, fut écartée par Louis XVIII. D'après un témoignage de 1799 dont nous aurons à reparler, l'archiduc aurait provisoirement pris en charge au printemps 1794 le petit Capet, tout juste sorti du Temple et l'aurait amené à Bruxelles sur les ordres de son frère François II, empereur d'Autriche.



L'épouse d'Alphonse XII, par ses liens familiaux avec la cour impériale, était, on le voit, directement impliquée dans l'affaire de la succession de Louis XVI et de Marie Antoinette. Elle convoqua deux fois en un an Madame de Stuers, seule, sans doute à cette époque, capable de la renseigner directement sur le destin du jeune roi en Amérique et de recouper les informations puisées dans les documents envoyés de La Haye. D'après les révélations de Charles Benoist, le ministre qu'elle nomma pendant sa régence, le comte de Romanones, était en relations avec un secrétaire du comte de La Marck. Cette question fut donc pendant toute sa vie de reine et de régente, une préoccupation constante de Marie-Christine d'Espagne.

Il y eut donc bien, d'après les informations de l'ambassadeur français Charles Benoist, dont nous avons fait état dans le Cahier n°54, transfert d'informations de la Haye à Madrid « aux environs de l'année 1880, en fait au tout début de l'année 1881 ». Ajoutons qu'un troisième personnage, d'origine beaucoup plus modeste, devait faire partie de l'entourage du chevalier Alphonse de Stuers, car les archives en font mention le 22 mars 1881, peu après le départ de Stuers avec sa femme pour Madrid fin janvier ou début février. Il s'agit d'un certain Pieter Strobel ou Strabel (1818-1889), de nationalité néerlandaise, mais qui en 1870 résidait à City Duchess à New-York. L'existence de ce personnage fut jugée suspecte par les Néerlandais, car les archives de La Haye révèlent qu'on demanda des renseignements à son sujet. Domestique ? Agent en mission ? Nous ne le saurons pas, n'ayant pas les résultats de l'enquête, si toutefois elle fut diligentée.

Nous ne saurons pas davantage ce que devinrent les documents transmis à Madrid, ni la suite donnée aux audiences accordées à madame de Stuers. D'après Charles Benoist, les documents La Marck auraient rejoint les archives de la Cour. Non les archives publiques du Palacio, mais les archives privées de la famille royale espagnole, dont on voit bien qu'elles ne risquent pas de sortir.



Cette piste, démarrée en 1938 avec les révélations du journal des Ambassades s'achève donc à Madrid, impliquant toujours les mêmes personnages aux Etats-Unis à l'époque de la Révolution Française, mais ne pouvant nous donner, malgré son caractère inédit, qu'une présomption supplémentaire de l'existence du fils de Louis XVI au 19^{ème} siècle. Piste qui garde, comme toutes les autres, le caractère de secret d'Etat, secret qui subsiste de nos jours, sans que chercheurs et historiens puissent vraiment en comprendre les motifs véritables.





Conte d'hiver

Une belle journée

Par une belle matinée d'hiver, froide mais bien ensoleillée, chacun se préparait après le petit déjeuner à marcher vers son travail avec des chants d'allégresse. Allégresse du reste très relative chez certains dont la motivation principale était d'obtenir après un mois interminable le papier magique appelé bulletin de paye. Nos amis Anglais, du moins certains d'entre eux, pensent que c'est dans l'action qu'on trouve la joie de vivre.

Le camarade syndiqué Asinez, surnommé par ses collègues le «phoque» probablement à cause de ses moustaches, était persuadé du contraire et le mot travail était considéré par lui beaucoup plus comme un châtiment que comme un accomplissement. C'est pourquoi, Asinez siégeait régulièrement de réunions en réunions, d'instances diverses, de comité d'entreprise en délégués du personnel. Avec le plus grand respect pour le travail au point de le pratiquer le moins possible, Asinez ne perdait pas son temps. Avec une formule, bonne à tout qu'il employait sans arrêt : « Y a pas de raison pour que... », il recrutait de futures lumières du grand soir conquises par la pertinence de ses théories :

- Y a pas de raison pour que le cadre soit mieux payé que l'ouvrier !
- Y a pas de raison pour que le travailleur ne commence pas ses préparatifs de départ au moins un quart d'heure avant l'heure de la sortie !
- Y a pas de raison pour que le camarade qui arrive régulièrement en retard le lundi matin soit menacé de sanctions alors qu'il a été obligé de passer son week-end autour d'un barbecue, au risque de se brûler ou pire !

Sa femme aussi avait trouvé la formule utile dans certains cas particulièrement le matin : « Ya pas de raison pour que Monsieur se fasse servir son petit déjeuner comme un pacha, puis qu'il parte au travail sans desservir la table le moins du monde. » Muré dans le silence hautain qui sied au chef de famille, Asinez prenait ses affaires et s'en allait faire la révolution.



En attendant, il lui fallait prendre son train. Cette aventure, digne des héros de Jules Verne présentait chaque jour des épisodes différents. C'était tantôt la météo qui causait des retards, tantôt les incidents techniques, plus souvent les grèves intempestives qu'un rien pouvait déclencher. Comme la fois où une vieille dame avait osé traiter d'ostrogoth un camarade syndiqué qui ne se pressait pas trop pour rejoindre sa locomotive. Ce dernier qui n'était pas un spécialiste en matière d'invasion barbare avait ressenti quelque chose de péjoratif dans l'intention. Du coup, tout le réseau s'était mis en grève pour deux jours pas moins ! Le train arriva enfin avec à peine une heure de retard et ce fut l'assaut digne du premier régiment de Zouaves et du 7ème de ligne à Malakoff. Les jeunes gens, fatigués par les devoirs qu'ils auraient dû faire, se précipitèrent sur les places assises, le reste s'empara tant bien que mal entre les immenses poussettes des nourrices qui prennent désormais une place excessive. Asinez, coincé entre une de ces poussettes et un gigantesque sac à dos de campeur, prévu pour des excursions longues en montagne et pas pour un trajet de Meudon à Paris, pestait contre la SNCF qui décidément n'avait pas perdu sa vieille habitude de faire circuler ses clients dans des conditions déplorables, dignes du temps de l'Occupation.

Dans cette perspective historique, l'idée lui vint de regrouper nourrices, bébés, poussettes, biberons dans un wagon ad hoc, en fin de rame. Plus il y pensait, plus son idée lui paraissait géniale. Cette solution aurait le mérite de ne pas gêner le camarade, travailleur syndiqué, les nourrices pourraient jacasser entre elles et enfin et surtout les gniards pourraient brailler tout à leur aise sans gêner personne sauf les nourrices mais elles étaient payées pour ça !

Ainsi le train permet non seulement de transporter ses passagers, mais aussi leur donne le loisir de philosopher, et sans supplément. C'était aussi l'avis de Gontran, jeune collégien qui, après ses cours rejoindrait dans un restaurant son vieil oncle avec qui il passerait l'après midi. Après un bon repas et une promenade qui les emmènerait dans un vieux quartier de Paris, ils feraient ce que l'oncle appelait sa tournée des libraires. En fait, ce n'étaient pas les livres qui intéressaient l'oncle, mais les estampes surtout du XVIIIème siècle.



Dans de grands portefeuilles de très belles gravures ouvraient sur le passé comme une sorte de présence à partir de laquelle l'imagination pouvait se déchaîner. Pendant des années l'oncle avait passé ses plus belles heures à fouiner et il en avait ouvert des portefeuilles, y compris le sien, car les belles choses se paient. Jamais rassasié, comme un loup famélique, il traquait son gibier sous forme d'estampes de Cochin et consorts, tantôt avec de grands personnages, gentes dames, valeureux capitaines, aimables soubrettes, tantôt avec des paysages disparus mais qui avaient laissé des traces. Par tous les temps il faisait sa moisson. Chez lui, son bureau avait depuis longtemps disparu sous une masse de dossiers en équilibre parfois instable, mais il s'y retrouvait et n'avait pas son pareil pour trouver rapidement tel document que les historiens, ses amis, lui demandaient assez souvent.

Gontran à mi-chemin de son parcours scolaire l'accompagnait dans ses recherches et s'enrichissait beaucoup plus des commentaires pertinents de son oncle que du cours magistral de son professeur d'histoire qui se bornait à faire recopier le Malet et Isaac en attendant l'heure de la sortie. A force d'accompagner son oncle dans ce genre d'expéditions culturelles, Gontran qui avait une bonne mémoire, était déjà à son insu passablement imprégné par le passé, si bel et bien qu'il avait été premier lors de la composition trimestrielle d'Histoire. Mais loin de le féliciter, son professeur crut devoir constater que ce succès était dû, non pas à l'étude mais au recours d'une culture personnelle inégalitaire. Un peu vexé, il en fit part à son oncle qui le consola en ces termes : « Laisse tomber, c'est un primaire ! » Dans l'échelle de ses valeurs, tout en bas, Asinez qualifiait les partageux, les révolutionnaires, les instituteurs laïcs et les créateurs de désordre, de 'fouteurs de m...' ainsi que les éternels insatisfaits d'un destin contrarié ou de naissance.

Le train est un merveilleux support pour l'imagination, non seulement quand il traverse de magnifiques paysages de montagnes ou au bord de la mer, mais aussi, mais surtout quand il arrive dans ces interminables emprises de la SNCF de la banlieue parisienne qui incitent, faute d'intérêt, à repenser à son quotidien.



Asinez pensait à sa prochaine manifestation et ses accessoires. Faudrait-il peindre ses revendications, ô combien légitimes, en lettres rouges sur fond noir ou l'inverse ? Faudrait-il aussi recevoir un permanent du syndicat et le faire applaudir par les camarades, alors qu'ils n'auraient pas compris grand-chose de son discours macro-économique, anticapitaliste, d'une obscure clarté qui ne tombait pas des étoiles mais de la page 4 de l'Humanité-Dimanche ?

Les nourrices imaginaient déjà l'heureux moment où elles pourraient restituer à leurs parents leur postérité glapissante. Quant aux collégiens studieux, certains pensaient déjà à la prochaine composition de maths et à la démonstration des cas d'égalité des triangles dont l'utilité ne leur paraissait, a priori, pas très utile dans la vie courante.

Au terme de son périple, il advint un miracle dont personne ne fut conscient : le train rattrapa son retard et arriva à l'heure.

Un beau rêve

Après toutes ces émotions, et aussi ces agapes copieuses, le soir venu, Gontran ne tarda pas à s'endormir de ce sommeil profond propice aux rêves. Il marchait sur une route bordée de beaux arbres quand il fut rattrapé par un véhicule curieux, d'un autre âge traîné par six beaux chevaux et escorté par un peloton de cavaliers aux uniformes rutilants. Arrivé à son niveau un Monsieur, très gentil, lui proposa de monter dans cette voiture qui n'était autre qu'un très beau carrosse.

A l'intérieur, outre le Monsieur très gentil, habillé de façon fort élégante d'un habit bleu qu'on aurait pu qualifier de Bleu Roi, d'autant que la dame, d'aspect sévère qui l'accompagnait, s'adressant à lui l'appelait 'Sire', un garçonnet joyeux lui proposa dès qu'il fut assis à ses côtés de jouer avec lui. C'est ainsi que Gontran apprit à jouer aux jonchets, ce jeu, dont la logique tient des échecs et du mikado, et peut se pratiquer dans un carrosse : la quantité de petites pièces d'ivoire qui le composent peut facilement se manipuler sur un petit coussin ad hoc.



Quelques heures plus tard, et les heures passent vite dans les rêves, le carrosse royal atteignit Versailles et c'est là que Gontran prit congé et quitta le petit garçon avec qui il avait bien joué et qui l'embrassa avant de partir. Gontran, qui n'avait pas lu le docte traité : *'Les rêves et les moyens de les diriger'* par Léon d'Hervey de Saint Denys (1867), finit par se réveiller comme tout un chacun avec le vague souvenir d'avoir fait un rêve agréable, mais dont les détails s'effaçaient rapidement de sa mémoire.

Bien des années plus tard, alors que le jeune collégien Gontran était devenu un chef d'entreprise important, que ses employés appelaient 'Monsieur Gontran', il se fit livrer un beau sapin destiné à ses petits-enfants et se fit un devoir de le décorer lui-même avec l'aide de son épouse. Juché en haut d'un tabouret, il était fort occupé à accrocher ses guirlandes et, au sommet de l'arbre, une étoile qui s'obstinait à se tenir de travers. Bon Papa, perché dans les hauteurs, ce qui n'était pas pour lui déplaire, accrochait avec application les boules de couleur et autres objets décoratifs que Bonne Maman lui passait après les avoir récupérés au fond d'une vieille malle.

- C'est quoi, ce truc ?, lui dit-elle en lui tendant un petit objet en ivoire avec une tige pointue et une tête de personnage qui surmontait le tout ?
- C'est un jonchet, répondit-il sans l'ombre d'une hésitation.
- Mais encore, c'est quoi un jonchet ?
- C'est une pièce d'un jeu ancien très en vogue au XVIIIème siècle et qu'on pouvait pratiquer pendant les longs voyages hippomobiles de l'époque.
- Donc tu as eu ce jeu comme cadeau dans ta jeunesse ?
- Non !
- Mais tu sais en jouer ?
- Oui !

Brusquement le souvenir précis dans tous ses détails de son rêve de garçonnet revint à l'esprit de Gontran. De plus, il disposait des éléments culturels acquis au fil du temps par les lectures historiques qu'il affectionnait. Par une sorte de magie transcendante, il avait voyagé dans le temps et s'était retrouvé sur la route de Versailles, invité dans le carrosse royal grâce à la bonté du Roi Louis XVI, accompagné de Madame de Tourzel et du Dauphin avec qui il avait bien joué.



Il évita de raconter son rêve à sa femme de crainte qu'elle ne le harcelât de questions ou même le prît pour un débile en voie de gâtisme avancé. Il lui dit simplement :

- Il y a plus de choses entre le ciel et la terre, Horatio, que dans toute votre philosophie.
- Tu as trouvé ça tout seul ?, lui demanda bonne Maman, d'un ton ironique.
- C'est pas de moi, c'est du Shakespeare.
- Ah bon, oh moi, tu sais, je connais mal les écrivains américains.

Sur cette réponse qui fit entrevoir à Gaston la profondeur de l'abîme d'inculture de sa digne moitié, il se félicita d'avoir gardé pour lui ses chers souvenirs.

Le lendemain, il revint près de l'arbre de Noël pour y rechercher ce jonchet qui lui était arrivé on ne sait d'où. Il avait l'intention de le placer sur son bureau directorial, à côté de son portefeuille Lancel et de ses stylos à plumes d'or. Il eut beau fouiller au fond de la malle, puis dans toute la pièce, il ne le retrouva pas. Il avait disparu...

- « Tout ce que l'on voit dans cet écrit
- « Est moins un conte en l'air
- « Que la vérité même
- « Tout est beau dans ce que l'on aime
- « Tout ce que l'on aime a de l'esprit

(Morale faisant suite à « Riquet à la houppe », dans une ancienne édition des contes de Perrault.)

